

## La machine

Comme tous les matins, depuis bien longtemps, Robert quitte la maison familiale pour se rendre à son travail. Il y a comme une sorte de rengaine dans cette démarche, de ces choses mille fois répétées comme une sorte de balancier de pendule, impossible de s'en défaire, inlassablement tel le mouvement perpétuel, elle oscille de gauche à droite, plus on croit s'en éloigner, plus elle revient, rythmée, cadencée, alors comme hier, avant-hier, comme demain et sans doute après demain, il sort sa vieille Fiat 500 du garage. A côté de lui, il a déposé sa gamelle, ce matin il a même droit à un bleu de travail fraîchement lavé et repassé un petit bonheur, oh ! Combien simple, modeste, mais bien réel, plutôt que revêtir une combinaison de travail souillée, humide, malodorante, il prendra plaisir à déplier et humer cette bonne odeur de tissu encore imprégné du parfum de lessive. Qui pourrait imaginer que Robert ait été ce fougueux contestataire ? D'un dynamisme et d'une ambition débordante, prêt à en découdre avec l'injustice, avec les patrons, avec les béni-oui-oui de droite, de gauche, les syndicats, les syndiqués, les politiques, les apolitiques, il a croisé le fer maintes et maintes fois et puis le temps a eu raison de ses rêves, le temps est passé sous la forme d'un fossoyeur de renouveau, de changement. Ainsi, lassé de combattre seul contre une armée de robots asexués au service des autres, il a fini par se laisser bercer par cette rengaine, celle-ci a un nom, ce nom c'est l'habitude, même heure, même trajet, même obstacle, mêmes feux tricolores, même stop, même radio, même chronique, jusqu'aux blagues du même speaker. Il s'arrêtera au même carrefour, pour prendre le même collègue, et celui-ci lui posera la même question idiote, et lui-même répondra de

façon tout aussi stupide. Tous deux arriveront à l'usine cinq bonnes minutes avant que retentisse la sirène, celle-ci ponctuant la vie de « ses » esclaves, impossible de déroger sans subir les affres d'un garde-chiourme et d'un chef de service intraitable. Robert qui est un exemple de ponctualité, est déjà avec son collègue Emile au pied de la machine alors qu'à la seconde précise hurle l'horrible gardien du temps, sirène sans pitié pour les quelques retardataires, qui devront passer devant le cerbère.

Raymond, dit le bouledogue, gardien manchot et boiteux, s'est installé dans sa loge, après avoir fermé l'énorme grille à double tour, il ouvre la petite porte donnant de l'extérieur directement dans sa loge, il a un sourire qui en dit long sur sa jouissance du moment, belle vengeance de l'éclopé sur ceux qu'il considère comme des nantis, en recevant un par un les retardataires il se venge de tout ce que la vie lui a volé, gare à celui qui a toisé l'infirme et qui aujourd'hui cherche mille excuses à un retard inexcusable, le verdict tombera sans le moindre pardon. Maintenant Robert et son collègue Emile sont au pied de l'immense presse, ils ont la responsabilité de servir sa majesté d'acier et de fonte, pas vraiment exigeante, mais oh combien stupide, alors, gare à l'imprudent : 200 tonnes de ferraille prête à tout, écraser, broyer, arracher, elle en a bouffé de l'imprudent, aurait-elle une âme ?

Bien sûr que non ! Bien sûr que non ? Comment en être certain ? Si âme il y a, elle est au service du mal, prête au pire. Ce matin Robert a tué la rengaine, ce matin les choses n'ont pas été les mêmes qu'hier, et encore moins que demain, de lendemain pour Robert il n'y aura plus, puisqu'il y eut deux morts ce matin, la rengaine sortie de ses rails a assassiné celui qui la faisait vivre, pauvre Robert tué par cette foutue rengaine, qui a dicté sa propre mort et celle de Robert. Comme chaque matin, depuis bien longtemps Robert a quitté la maison, mais ce matin il ne se doutait pas que ce serait pour la dernière fois.

FIN

## Le vieux

Il n'a pas d'âge, il n'a plus d'ami, plus d'ami plus d'ennemi, dans le quartier tout le monde le croise mais personne ne le connaît, qui est-il ?

Personne ne peut répondre, il fait partie du décor, mais seulement du décor, il ne parle pas, personne ne lui parle, seuls les pigeons semblent s'intéresser à lui, lorsqu'il s'assoit sur un banc, toujours le même et leur lance quelques miettes de son modeste repas.

Pour tout le monde c'est le vieux, il erre désœuvré le regard perdu entre le petit jardin public, où il passe ses journées et le 6 rue La Pérouse où il demeure dans un modeste studio meublé de souvenirs épars, bien tristes reliques d'une autre époque, objets sauvés in extremis de ventes forcées par ses usuriers. Les mômes du quartier en ont une trouille bleue, ils se racontent entre eux les aventures les plus excitantes, où le vieux est égorgeur, tueur, assassin. La vérité est bien autre, certains racontent qu'il a été riche et même un brillant et séduisant aristocrate, fils d'un riche propriétaire, anobli pour avoir enrichi l'état, en commerçant avec les indés.

Il aurait vécu dans le faste, la richesse sans se préoccuper des lendemains, il aurait joué, festoyé, entretenu des courtisanes.

Et puis un jour, il y eut cette fameuse visite, lui le visiteur paraissait un honnête imbécile, d'une idiotie impressionnante, elle qui l'accompagnait explosait de beauté, un vague RDV qui lui avait été proposé par un ami, ce couple bien étrange, souhaitant trouver un associé pour une affaire devant rapporter gros.

Une affaire de commerce avec les indes, origine de la fortune familiale, est-ce pour prouver aux siens qu'il était lui aussi homme d'affaire ou bien fut-il subjugué par celle qui hantera depuis ses rêves. Sans doute imaginait-il, faire coup double, l'argent et la belle, oubliant alors toute prudence.

Il se serait laissé embarquer, dans une gigantesque escroquerie, il y aurait laissé son argent, ses illusions, son honneur, jusqu'à la honte suprême de ne pas avoir eu le courage de se supprimer.

Le couple maléfique étant parti avec sa fortune, la belle avait eu pour seul adieu une lettre qui lui expliquait combien il s'était fait berner : Elle avait pris énormément de plaisir à l'abaisser, l'humilier, insistant sur les moindres détails.

En l'espace de quelques jours, il eut encore beaucoup de visite, hommes de loi, créanciers, huissiers et pour finir, il fut contraint de quitter son hôtel particulier.

Plus d'ami, plus de relation, bizarrement quand il apercevait un visage connu, bien avant de le croiser, il ou elle changeait de trottoir.

Que d'amertume, de regrets, de rancœur,

Alors avec le peu qu'il lui restait, il s'était construit une nouvelle vie en attendant, en attendant quoi ?

Ce matin, personne ne s'est aperçu que les volets de son minuscule studio sont restés clos.

Ce matin personne n'a remarqué son absence.

Ce matin une demi-douzaine de pigeons attendent patiemment à côté d'un banc vide.

Ce matin sur un banc quelqu'un a remplacé le vieux.

Ce matin ici rien ne manque.

Ce matin le vieux n'est plus.

Ce matin ici la vie continue

FIN

## L'idiot

L'idiot du village, n'allez pas croire que c'est une vocation, même pas un hasard. Dans tout village qui se respecte, il existe, il y a le maire, le curé, l'instituteur, le garde champêtre et l'idiot du village, sans oublier le bistrotier, le boulanger, l'épicier, le facteur, la postière, la gouvernante de monsieur le curé et le bedeau, personnages de second rang au demeurant, le reste de la populace disons qu'ils sont de simples figurants. Tout commence par une naissance dans un milieu modeste, dans une famille de paysans vivant aux rythmes des saisons, où la progéniture grouille, main-d'œuvre gratuite, moyenne un par an, et plus en cas de jumeaux, triplés ou plus. Alors faut bien qu'le patron dorme, un ch'ti coup d'gnirole dans l'biberon ou la soupe et la marmaille ronfle abrutie d'alcool, jusqu'au p'tit matin. Super comme méthode, aucun somnifère n'est plus efficace, universel remède : Bobo les croquettes, un coup de gingin, un p'tit rhume un coup de gingin, un tour de rein un coup de gingin, les chenapans y prennent goût au point d'inventer moult stratagèmes pour la ch'tite goutte. Antoine, qui rapidement devint pour tout le monde Tonio et bien plus tard le père Tonio fut à n'en pas douter, un adepte inconditionnel de la gnirole. Dès sa naissance, il se mit à gueuler si fort qu'il eut droit à double ration, ses cris étaient si perçants que chacun tour à tour, lui versait discrètement une ration complémentaire, certain n'hésitant pas à lui offrir sa propre dose, pourvu qu'il la ferme. A ce rythme, Tonio, bientôt le plus ivrogne de toute la famille, devint une attraction, et oui pas de télé pas de cinéma, pour la lecture il aurait fallu apprendre à lire, alors pour

faire rire les amis, la famille, on exhibe le phénomène. A trois ans il a déjà une bonne bouille d'ivrogne, les yeux hagards, le nez rouge, les pommettes gonflées. Il faut le voir, devant la bouteille de gniolle, il tape dans ses mains, suivi de cris d'horreur, si le précieux gingin disparaît. L'Tonio, maintenant va vers ses quinze ans, un solide gaillard, pour la bobine il semblerait qu'il ait été bercé trop prêt du mur, et en plus il a gardé sa tête de chérubin mal dégrossi abruti d'alcool, maintenant on ne rigole plus avec les bouteilles, le père est forcé de les cacher, jusqu'à l'eau de javel qui disparaît, si le Tonio est un parfait crétin imbibé de gingin, il excelle dans l'art consistant à diluer, transformer, distiller, n'importe quoi en tord-boyaux. Orge, blé, feuille de chêne, de pin, sève, bois, bouse de vache, fientes en tous genres, urine de porc, il passe son temps à distiller, plus il picole, plus il s'enfonce dans la folie douce. Pour Tonio, les éléphants roses, il a été bercé avec, il conjugue l'art de picoler au passé, présent, avenir, et surtout l'imparfait et le passé décomposé. Par malheur pour lui, même l'armée, et dieu est témoin que la grande muette est un repère de piquetons, mais Tonio ? Non ! Celle-ci souhaitant relever le niveau, le Tonio ils n'en veulent pas, il sera réformé. Bien que n'ayant pas assumé le fameux service, celui qui forge les hommes, Tonio finira bien vers trente, trente-cinq ans, par être considéré comme un adulte, il faut dire que cette même année, il devait perdre son père et que la mère suivra de quelques mois. Pas compter sur les frères et sœurs, trop accaparés par l'héritage. Alors le Tonio, devenu de ce jour le père Tonio, commença sa brillantissime carrière de bredin, ainsi il assumait avec un sérieux et un professionnalisme exemplaire cette tâche au combien ingrate, jusqu'à sa mort, ce jour-là ce fut un bien vilain jour, le village en un instant fut terrassé par un horrible malaise. Point de bredin, pour suivre le corbillard du bredin, plus de bredin pour les réceptions, les mariages, les communions, la fête nationale,

point de bredin pour la Saint Jean, pour les rameaux, pour Noël, pour le Jour de l'An. L'idiot du village n'est plus, aucun remplaçant potentiel, alors chacun comprit qu'ici bas, le plus humble a toute sa place pourvu qu'il soit aimé.

Ce matin le maître d'école commença les cours par une leçon de morale, en fait il y en eut deux, la première sur le respect de l'autre même s'il est différent, la seconde sur les méfaits de l'alcool.

Le dimanche qui suivit, le curé, ne voulant pas être en reste, se lança dans un sermon sur la charité, le regard sur l'autre.

Heureux le simple d'esprit, le royaume des cieux lui appartient.

FIN



## Le patriarche

Il a décidé seul et rédigé lui-même les cartes d'invitations, ainsi quand ils reçurent ce petit bristol un à un ils le relurent plusieurs fois... Certains se contactèrent. « Allô ! Charles tu as reçu le courrier de papa ? » « A l'instant et je m'apprêtais à t'appeler ! Quelle galère, et toi qu'en penses-tu ? » « J'en pense que ça me fait chier, mais comment y échapper ? » « Je crains qu'il n'y ait pas de solution, tu sais comme papa tient à cette réunion de famille, alors aujourd'hui, demain ou hier » « Ouais, tu en parles à ton aise toi tu es seul, moi faut que j'décide la Céline, et puis traîner les trois lardons c'est pas de la tarte » « Georges, arrête le mur des lamentations ! Et puis confiance pour confiance, je ne suis plus seul » « Tiens donc, le frangin, ce serait rangé des voitures, fini le picorage par-ci, par-là » « Eh oui, ce sera l'occasion des présentations » « houa, c'est du sérieux, quel est son prénom ? » « Oui ce coup là, Cupidon a frappé en plein cœur, Dominique et moi c'est le grand bonheur » « Et bien pour le coup, ça efface une partie de mes angoisses, alors à jeudi en quinze » « Ok, frérot, embrasse ta smala de ma part, et oublie tes angoisses »

Le patriarche, Papé, Grand papa, Pépé, quel que soit le patronyme utilisé, c'est l'autorité supérieure, rien ne peut déroger à ses prérogatives, par chance il en use à dose homéopathique, c'est sans doute une des raisons pour laquelle, il reste le patron, seul depuis bien longtemps. Celle qui aura été la plus merveilleuse des épouses, mamans, malgré une volonté exceptionnelle ne put résister à un mal qui l'emporta en quelques jours.

De ce moment, il vécut pour ses mômes, Hubert avait dix ans, Paul huit ans, Brigitte sept ans, Henriette cinq ans, Charles quatre ans et enfin Georges 2 ans, tous élevés par un père qui n'eut de cesse de les préparer à la vie de la meilleure façon qui soit,

Trente ans sont passés, maintenant chacun ayant fait sa vie, ils font la fierté du patriarche, qui prend un grand plaisir à réunir la smala, qui chaque année gagne en nombre.

Et comme dans chaque famille, certaines rivalités naissent entre frères sœurs, auxquels se sont raccrochés beaux-frères, belles sœurs et maintenant une ribambelle de petits enfants.

C'est cette réunion de famille bien particulière, en fait non ! C'est tout simplement une réunion de famille, comme il en existe partout en France.

François Hubert, soi-même, dit le patriarche, en fait il y a belle lurette qu'il ne s'est pas entendu appeler ainsi, même sa chère épouse évitait ce patronyme au combien empreint de raideur, aujourd'hui c'est de rigueur qu'il use pour préparer dans les moindres détails cette journée, enfin il pourra voir revivre cette grande maison, dans laquelle certains jours lui paraissent bien longs.

Chaque pièce a été nettoyée dans les moindres recoins, il a sur un plan de sa propre conception, affecté avec précision tel et untel, dans chaque chambre, il sait pertinemment que son choix ne fera pas l'unanimité, qu'importe, il est le maître chez lui, rien n'y changera.

La vieille gouvernante Bert, comme à l'accoutumée bougonne, quelle idée de recevoir ces mécréants, en fait il y aurait bien une petite pointe de jalousie. Pour quelques jours elle sera hors course, mais en même temps elle ne peut s'empêcher de s'activer, briquer, astiquer, laver, manquerait plus qu'ils trouvent la maison mal tenue.

Ainsi le temps passe, jusqu'au grand jour. Ce matin-là, la maison se réveille aux mâtines, dehors une petite brume recouvre de quelques mètres de façon éparse l'horizon à